



SÉLECTION OFFICIELLE
CANNES CLASSICS
FESTIVAL DE CANNES



LE SAUVAGE

UN FILM DE JEAN-PAUL RAPPENEAU

STUDIO CANAL



“... Jean-Paul Rappeneau est un des rares cinéastes qui, comme l’Ophuls de *Madame de...* ou le Truffaut de *La Peau douce*, s’identifie avec ses personnages féminins. Ce qui, pour une comédienne, est rare et précieux.”

Catherine Deneuve, L’Express, 4 août 1975



LE SAUVAGE

UN FILM DE JEAN-PAUL RAPPENEAU

EN VERSION RESTAURÉE

EN BLU-RAY LE 27 SEPTEMBRE 2011

EN DVD LE 4 OCTOBRE 2011

AU CINÉMA LE 5 OCTOBRE 2011

www.studiocanal.com
www.carlottavod.com

Nelly est une femme à ennui. À la veille de son mariage avec un bellâtre de la colonie italienne de Caracas, elle change d'avis et prend la fuite. Poursuivie par cet amoureux tenace, elle fait irruption dans la vie de Martin, un baroudeur solitaire et bourru qui occupe la chambre voisine dans l'hôtel où elle s'est réfugiée. Ce dernier, forcé de venir en aide à cette furie, doit semer le prétendant déçu, puis un ancien amant à qui Nelly vient de voler un tableau ! Ayant réussi à mettre la jeune femme dans un avion, Martin se retire sur une île déserte des Caraïbes où il mène depuis longtemps une vie tranquille. À son arrivée, il a la surprise d'être accueilli par Nelly...



Trépidante comédie d'aventures orchestrée par Jean-Paul Rappeneau, *Le Sauvage* marque la rencontre entre deux monstres sacrés du cinéma français. Catherine Deneuve y joue une emmerdeuse irrésistible qui entraîne Yves Montand dans une course-poursuite entre Caracas, New York et les îles paradisiaques des Caraïbes. Dans la lignée des grands films populaires de Philippe de Broca ou des comédies américaines racontant d'improbables *love-stories*, le réalisateur de *Cyrano de Bergerac* et *Bon Voyage* filme ces tribulations avec un rythme haletant et un humour constant. Entièrement restauré en numérique et éclatant de mille feux, *Le Sauvage* demeure un classique du genre.





LE SAUVAGE DE JEAN-PAUL RAPPENEAU OU LA POSSIBILITÉ D'UNE ÎLE

Je me souvenais du *Sauvage* et de l'incroyable beauté de Catherine Deneuve, de sa blondeur sauvage. De sa splendeur. Je me souvenais du rythme endiablé du film, conçu sur le ton d'une comédie américaine avec Katharine Hepburn et Spencer Tracy : l'histoire d'un homme sage et séduisant, retiré du monde, assailli par une furie, une sorte de garçon manqué qui lui tourne autour comme une guêpe, jusqu'à ce qu'il succombe à l'amour.

C'est ce qui se passe dans *Le Sauvage* entre Catherine Deneuve et Yves Montand. Nelly fait irruption dans la vie de Martin, qu'elle réveille - au sens propre comme au sens figuré. L'empêchant de dormir, une nuit, dans un hôtel de Caracas, elle l'oblige à l'aider à se débarrasser d'un poursuiv-

ant amoureux et ordinaire, juste après s'être rendu compte qu'elle allait faire fausse route en épousant ce bellâtre.

Martin s'est retiré sur son île, solitaire, bricoleur et heureux. Il a fui la richesse et la gloire, une femme américaine fortunée. *Le Sauvage*, c'est la possibilité d'une île : le rêve écologique incarné, bien avant que le mouvement écologiste ne se mêle de la qualité de l'air et de l'eau.

La possibilité d'une île. Nelly y attend de pied ferme Martin, qui est là chez lui et ne veut de personne. Elle s'incrute : comment s'en débarrasser ? Nelly se plaît à vivre dans la nature mais, avec son tempérament, brise tout sur son passage. Elle fuit la ville de tous les dangers, à la recherche de l'Éden. Le mouvement de l'un

ne peut que croiser celui de l'autre, au prix de quelques sérieux dégâts. On a vite compris que Nelly et Martin sont faits l'un pour l'autre, mais eux tardent à se le dire. C'est ce qui fait le charme et la profondeur de cette comédie incroyable, sorte de manuel de savoir vivre déclinant l'amour sur tous les tons, tour à tour : utopie, désir de vivre loin de tout et de s'inventer un monde, fantaisie, attirance physique.

Le Sauvage ou le sens de la Beauté. Le film, écrit par Jean-Paul Rappeneau et Elisabeth Rappeneau, avec la complicité de Jean-Loup Dabadie, mis en musique par Michel Legrand et photographié par Pierre Lhomme, avait besoin d'être restauré. C'est chose faite grâce à StudioCanal et La Cinémathèque française, avec

l'aide du Fonds Culturel Franco-Américain. J-P. Rappeneau et Pierre Lhomme ont eux-mêmes supervisé cette belle restauration. Le film renaît donc, splendide, intact. Il est programmé au Festival de Cannes en mai 2011, dans « Cannes Classics ». Grand bonheur !

Serge Toubiana
Directeur général
de La Cinémathèque française

Le Sauvage a été tourné en 1975. À cette époque est arrivée sur le marché, pour la fabrication de l'inter négatif, une pellicule nommée inversible.

Cette pellicule est devenue rapidement instable avec comme principal défaut des déperditions colorimétriques. Le négatif original a donc très vite été utilisé comme principal élément de tirage et a subi de fortes dégradations.

Nous avons scanné et restauré en 2K le film. Toutes les possibilités offertes par la restauration numérique ont été mises en œuvre, notamment la reconstitution d'images disparues.

Cette restauration a été supervisée par Jean-Paul Rappeneau.

Pierre Lhomme, directeur de la photographie en 1975, a étalonné le film en numérique.

La bande son originale du film était en mono, nous l'avons remixée en Dolby Stéréo à partir des éléments d'origine et notamment grâce à la bande musique 6x25 qui avait été enregistrée en Stéréo par Michel Legrand.

Béatrice Valbin-Constant
(Directeur technique de StudioCanal)



La restauration a été supervisée par

Jean-Paul RAPPENEAU
Pierre LHOMME

STUDIOCANAL
Béatrice VALBIN-CONSTANT

et **LA CINÉMATHÈQUE FRANÇAISE**

Avec le soutien du

**FONDS CULTUREL
FRANCO-AMÉRICAIN -
DGA MPAA SACEM WGAW**
Alejandra NORAMBUENA SKIRA



ENTRETIEN AVEC JEAN-PAUL RAPPENEAU



Comment est né le projet du *Sauvage* ?

Mon premier film, *La Vie de château*, se passait en 1944 en Normandie avant le débarquement. Le deuxième, *Les Mariés de l'An Deux*, en 1793 pendant les guerres de Vendée. N'allais-je donc faire que des films historiques ? Après *Les Mariés*, je cherchais un sujet contemporain. Lors d'un voyage au Brésil pour y présenter le film, j'ai découvert avec ébahissement São Paulo, mégapole violente, surpeuplée, striée d'autoroutes urbaines. Quand on quitte la ville et qu'on descend vers la côte on arrive à Santos, le port. Là, on voit une île à quelques centaines de mètres du rivage. J'ai demandé à y aller et je me suis retrouvé dans une jungle luxuriante, un paradis terrestre comme sorti d'un tableau du douanier Rousseau. C'était en fait un parc botanique, mais ce jour-là j'ai pensé pour la première fois à une histoire où un homme solitaire vivrait dans une île comme celle-là (mais beaucoup plus lointaine) et devrait parfois venir sur le continent et monter en ville. J'imaginai le contraste qu'il y aurait entre la brutalité de São Paulo et l'atmosphère paradisiaque

d'une île comme celle où je me trouvais.

En rentrant à Paris, j'ai commencé à parler de cette idée avec ma sœur Elisabeth qui était jusque-là la scripte de mes films. Très vite nous est apparue la nécessité d'un personnage féminin que le héros rencontrerait en ville et emmènerait dans son île. Mais pour y faire quoi ? Je ne voulais pas d'un film qui serait une sorte de Paul et Virginie ! Nous avons hésité, cherché, jusqu'au jour où s'est imposé l'idée que le héros n'aurait aucune envie d'emmener la fille avec lui. Il la laisserait en ville, repartirait seul sur son bateau mais, quand il arriverait dans l'île, il découvrirait que la fille y est déjà ! Déposée là par un hydravion, elle lui impose sa présence, il veut la ramener sur le continent, elle résiste farouchement... et coule le bateau. Dès lors commencerait entre eux « une guerre sous les palmes ». Le ton du film était trouvé.

En écrivant ce film, aviez-vous en tête des références cinématographiques comme *New-York*, *Miami*, ou d'autres fleurons de la comédie américaine ?

J'ai tellement aimé la comédie

américaine (et les westerns !) dans ma jeunesse cinéophile, que quelque chose de ce cinéma-là flotte forcément derrière *Le Sauvage*. Au début, le personnage de Martin devait être américain. Il rencontrait une petite Française perdue en Amérique latine qui travaillait comme go-go girl dans un orchestre. Finalement le personnage est remonté de plusieurs crans dans l'échelle sociale : quand on découvre Nelly, elle est sur le point d'épouser un riche Italien. Pour le rôle de Martin, je pensais à Elliot Gould qui venait de tourner en Europe avec Bergman dans *Le Lien*. Mais Jean-Loup Dabadie qui venait de nous rejoindre pour l'adaptation et les dialogues a tiré le signal d'alarme : dans quelle langue parlerait le personnage ? En anglais ? En français avec un horrible accent ? Et Raymond Danon, le producteur, voulait, lui, faire « un grand film français avec de grands acteurs français ».

Comment Catherine Deneuve et Yves Montand sont alors arrivés dans ce projet ?

J'avais gardé un souvenir merveilleux de Catherine dans *La Vie de château*.

Pour le rôle masculin, Danon souhaitait vivement Alain Delon qu'il connaissait bien. Il a tenté de le convaincre, mais Delon a refusé tout net : « Tu me vois faire ma petite cuisine et grimper aux arbres ? ». Lino Ventura, lui, a toujours refusé de jouer les amoureux au cinéma. Jean-Paul Belmondo était tenté mais suggérait d'avoir pour partenaire Laura Antonelli, sa compagne de l'époque. Ils venaient de jouer ensemble dans *Les Mariés de l'An Deux*, je n'allais pas recommencer ! Qui restait-il ? Par bonheur pour le film, par bonheur pour moi, Yves Montand aima le scénario... et surtout le titre ! Je me souviens du déjeuner où je le fis rencontrer Catherine Deneuve. Je les mitraillais de photos, j'étais fou de joie. Le couple du *Sauvage* était né.

Comment avez-vous trouvé cette fameuse île où se déroule la deuxième partie du film ?

L'absence de vraies îles tropicales au large du Brésil orienta nos recherches vers les Caraïbes. Au Venezuela, Caracas, autre ville violente, pouvait très bien remplacer São Paulo. J'ai donc repéré

dans la mer des Antilles, Sainte-Lucie, Saint-Vincent, Grenade... mais nulle part je ne trouvais l'île dont j'avais rêvé. Avec Max Douy, mon décorateur, nous avons alors décidé de l'inventer.

Aux Bahamas, nous avons repéré l'unique petite plage qui était entourée de palmiers : nous y avons construit la maison de Martin, mais cela nous a obligés à ne tourner que de façon frontale, face à la maison ou face à la mer ! Impossible de faire le moindre panoramique car on tombait sur des bateaux à l'ancre ou les villas voisines. Un peu comme si on avait tourné à Antibes ! C'était au centimètre près. La jungle et la montagne censée se trouver derrière la maison, nous les avons tournées au Venezuela car rien de tout ça ne se trouve aux Bahamas. L'île vue du ciel quand Nelly y arrive en hydravion est l'une des îles Vierges au nord de Porto-Rico, et l'île vue de la mer quand Martin y arrive en bateau est celle de Port-Cros, au large d'Hyères. La scène du potager cultivé à flanc de colline par Martin nous posait problème. Où tourner cela ? Là encore c'est une géographie imaginaire : des plans ont été tournés

au Venezuela et les contre-champs aux Bahamas. Les plans généraux du potager, eux, ont été tournés dans les jardins ouvriers de Saint-Cloud, le long de l'autoroute de l'Ouest. Trois pays dans une séquence de 30 secondes avec un dialogue ininterrompu entre les deux personnages !

La question du rythme est toujours au centre de vos films. Elle commence dès l'écriture, et au tournage avec les comédiens...

Quand je préparais *La Vie de château* et que j'ai rencontré Catherine Deneuve pour la première fois, elle m'a dit : « je dois vous prévenir, je parle trop vite, je suis obligée de me freiner ! ». J'ai adoré cela. « Ne changez rien ! », lui ai-je dit. Ce rythme, son rythme, a donné le « la » pour tout le film... et pour les suivants. Ce débit de mitrailleuse n'empêche pas que l'on comprenne chacune de ses paroles, chacune des syllabes ! Je retrouvais ce que j'avais tant aimé dans les comédies de Hawks ou de Capra. Comme eux, j'ai toujours tendance à raccourcir les temps entre les répliques. Quand les acteurs

jouent, je ne peux m'empêcher de me balancer comme un métronome dans le rythme de leurs phrases.

Il faut dire que c'est souvent le scénario qui impose ce rythme. Dans celui du *Sauvage*, les événements se succèdent sans discontinuer !

La musique est très présente dans le film. Comment avez-vous travaillé avec Michel Legrand ?

Comme pour *La Vie de château* et *Les Mariés*. Il a vu le montage image du film, s'est enfermé quelques jours et, un matin, m'a demandé de passer le voir. S'accompagnant au piano, il m'a chanté à pleine voix ce qui allait devenir le thème du film. Frisson immédiat. « Je joue leur romance », m'a-t-il dit. C'est le film qui à chaque fois l'inspire, et à chaque fois il tombe pile. Sans que nous soyons très proches, nous ressentons les choses de la même manière. Plus tard, pour évoquer le personnage de Martin, l'homme qui a tout quitté, il a mis dans sa partition un cor anglais, ce même cor anglais qui dans la musique des westerns représentait toujours l'aventure.



Le Sauvage avait une fin alternative ?

Montand pensait que, pour que le film fonctionne vraiment, il fallait que son personnage prenne à la fin « une revanche éclatante sur le système ». Pour lui, si une telle fin n'existait pas, le film s'écroulerait. « Je serai intransigeant là-dessus », disait-il, ce qui signifiait qu'il ne ferait pas le film. Nous nous sommes mis à chercher, et l'idée est venue d'ajouter une séquence finale à New York où Martin réapparaîtrait dans les bureaux du groupe et donnerait une conférence de presse. Il commence par remercier tout le monde avant de dénoncer soudain toutes les combines du groupe et ses malversations financières. Scandale ! On essaie de le faire taire et, tout se termine de manière apocalyptique dans les bureaux. Montand était ravi. On a tourné cette scène en anglais (Simone Signoret et leur ami James Baldwin avaient traduit le texte). À la fin du montage, une projection a eu lieu chez Danon pour quelques proches. Au cours du dîner qui suivit, une première personne émit timidement des doutes sur cette bizarre séquence qui à la fin du film « semblait sortie d'un

film de Costa-Gavras ». Du coup, toute la table a renchéri : la séquence, selon eux, « foutait le film par terre ». J'ai très mal dormi cette nuit-là. Le lendemain, en arrivant au montage, la monteuse m'a dit qu'elle non plus n'avait pas dormi. Pris d'une soudaine résolution, j'ai téléphoné à Montand pour lui dire que j'avais décidé de couper la séquence de New York. « J'admire ton courage », m'a-t-il simplement répondu, et je n'en ai plus jamais entendu parler... La séquence avait coûté des millions et nous ne l'avons pas utilisée ! Ce qui explique que le montage de la fin fasse un peu « bricolé ».

Comment avez-vous travaillé sur la restauration ?

Le numérique permet aujourd'hui beaucoup de choses. Pierre Lhomme, chef opérateur du film, a passé de longs jours à le ré-étalonner et à corriger tout ce qu'on n'avait pas pu faire au tournage : assombrir un ciel, ensoleiller des plans tournés par temps gris, éclairer le visage de Deneuve dans la nuit pour faire ressortir ses yeux... etc. Je crois

que le résultat sera magnifique. C'est le film tel qu'on ne l'aura jamais vu. L'étalonnage classique en argentique n'offrait pas beaucoup de possibilités, on étalonnait une scène dans son ensemble. Aujourd'hui on peut modifier la lumière à l'intérieur même d'un plan.

Vous restaurez aussi le son...

Oui, le film était en mono, avec un son central et unique. Il sera désormais en Dolby Stéréo pour les Blu-ray. Nous avons spatialisé le son. Un film en noir et blanc des années 30 passant en stéréo serait grotesque, mais pour un film d'aventures comme celui-ci, c'est un vrai plus.

Propos recueillis en avril 2011 par Bernard Payen

LES CARNETS DU SAUVAGE

Jean-Paul Rappeneau vient de déposer dans les collections de la Cinémathèque ses carnets de travail du *Sauvage*. Il commente ainsi à travers ces quelques lignes sa méthode de travail.

Quand le découpage technique est terminé, je rédige pour moi ces carnets, ou plutôt je les dessine. Ce sont des croquis grossiers de cadrages, ou un rappel de ce que seront les déplacements de la caméra et les places des acteurs. C'est une sorte de story-board personnel, un pense-bête que je suis le seul à consulter quand il m'arrive d'oublier sur le tournage ce à quoi nous avions pensé avec ma scripte, des mois auparavant, pendant l'écriture du découpage.

Car, avant chaque film, une fois les repérages terminés, les plans des décors établis, les acteurs distribués, quand je sais tout ce qu'il y aura sur l'écran, je m'enferme avec ma scripte pendant trois semaines dans un bureau pour concevoir

le découpage et le rédiger. Assise devant l'ordinateur, ma scripte me regarde aller et venir dans la pièce, lisant les dialogues, essayant d'anticiper les mouvements des acteurs, réfléchissant à la meilleure façon de les filmer dans leurs déplacements. Tout reste ouvert cependant. Si plus tard sur le plateau une meilleure solution se présente, je saute dessus.

Les personnages bougent beaucoup dans mes films. Je repense souvent à cette phrase de Max Ophüls à qui on demandait pourquoi ses acteurs s'agitaient tant. « J'ai remarqué, répondait-il, qu'un acteur qui court ne peut pas être mauvais. » C'est vrai que le mouvement, s'il n'est pas gratuit, empêche les acteurs de se poser trop de questions. Je me sens moins à l'aise quand deux acteurs se retrouvent face à face en plan fixe. Quand on demandait à Romain Gary, « Qu'est-ce que la grâce ? », il répondait : « C'est le mouvement. »



LE SAUVAGE POUR LA 1^{ère} FOIS EN BLU-RAY

Parallèlement à la sortie en salles, *LE SAUVAGE* est édité dans sa nouvelle version restaurée et **pour la première fois** en Blu-ray.

Bonus :

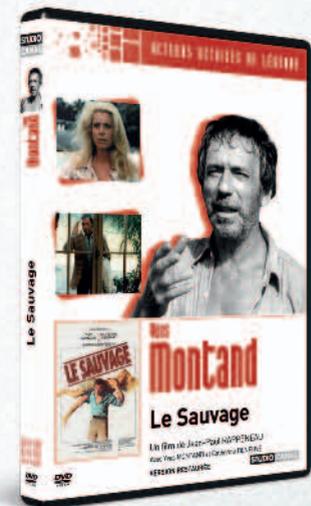
- Entretien avec Jean-Paul Rappeneau (41')
 - Autour de la restauration du film
 - Bande-annonce
- Filmographies de Jean-Paul Rappeneau, Catherine Deneuve et Yves Montand

Nouveau master restauré

Prix publics conseillés :

Blu-ray : 14.99 € TTC

DVD : 9.99 € TTC



Le DVD sera disponible en version restaurée dans la Collection *Acteurs actrices de légende.*

La Cinémathèque française



La Cinémathèque française occupe depuis septembre 2005 un bâtiment moderne construit par l'architecte Frank Gehry, 51 rue de Bercy (Paris 12^e), au cœur d'un quartier de Paris en plein développement. Dotée de nouveaux moyens, La Cinémathèque peut désormais exposer, abriter, restaurer, montrer ses collections grâce à ses trois espaces d'exposition, programmer les grands films de l'histoire du cinéma dans ses trois salles de projections, accueillir étudiants et chercheurs dans une bibliothèque et un centre d'archives, animer des espaces pédagogiques destinés au jeune public.

Riche de son expérience, La Cinémathèque française poursuit ses missions premières : conserver et restaurer les films et les archives de ses collections, programmer les grands classiques mais également des rétrospectives complètes et des hommages à des cinéastes, acteurs, producteurs et techniciens du cinéma, exposer les fabuleux objets de ses collections, organiser des expositions temporaires pour montrer les richesses de ses fonds et mettre en valeur les liens qu'entretient le cinéma avec les autres arts. Grâce à ses nombreuses initiatives, La Cinémathèque française entend transmettre un goût pour l'art cinématographique, à travers notamment ses activités éducatives et culturelles destinées au jeune public. La Cinémathèque française est présidée par Costa-Gavras.



Fonds Culturel Franco-Américain

Le Fonds Culturel Franco-Américain (FCFA) est né d'un accord signé en 1996 entre les guildes américaines de réalisateurs (DGA), de producteurs (MPAA), de scénaristes (WGAW) et la SACEM, en France. Le Fonds est présidé par Bernard Miyet. Il a pour but de promouvoir et d'enseigner l'art du cinéma sur les territoires américain et français.

Aux États-Unis, le Fonds est l'organisateur du Festival COL COA (City of Lights - City of Angels), 1^{er} festival de films français à l'étranger. 60 films français présentés en 2011 : 26 courts et 34 longs métrages. Un prix du public, un prix de la critique - jury composé avec les journalistes des Golden Globes®, un prix de la 1^{ère} œuvre et un prix du court métrage.

En France, le Fonds soutient les Rencontres cinématographiques de l'ARP à Dijon. Cette manifestation, rendez-vous annuel des réalisateurs et professionnels du cinéma européen, est devenue un lieu de rencontres avec les plus éminents représentants de l'industrie cinématographique américaine grâce au FCFA. Il soutient également le Prix Michel d'Ornano qui récompense un premier film français, dans le but d'aider à sa reconnaissance, sa promotion et son exploitation. Le Prix Michel d'Ornano est remis chaque année pendant le Festival du Cinéma Américain de Deauville.

Dans sa politique générale, le Fonds tient à préserver le patrimoine cinématographique des deux pays.

Il restaure ainsi de 2006 à 2009 des films américains avec The Film Foundation, citons *PANDORA AND THE FLYING DUTCHMAN* d'Albert Lewin ou



encore *THE SECRET BEHIND THE DOOR* de Fritz Lang.

Et, depuis 2006, le Fonds s'est associé à La Cinémathèque française pour les films français : *LOLA MONTES* de Max Ophüls fut le 1^{er} film restauré grâce à cette collaboration, suivront le catalogue des films *ALBATROS*, *PIERROT LE FOU* de Jean-Luc Godard et *LA 317^{ème} SECTION* de Pierre Schoendoerffer.

Cette année, le Fonds est heureux de poursuivre cette précieuse association avec la restauration de deux films : *QUAI DES BRUMES* écrit par Jacques Prévert et réalisé par Marcel Carné en 1938, et *LE SAUVAGE* écrit et réalisé par Jean-Paul Rappeneau en 1975 et mettant en scène les aventures rocambolesques d'Yves Montand aux côtés de la sublime Catherine Deneuve.

Le Fonds est fier de faire ainsi partager au plus grand nombre deux autres chefs-d'œuvre.

Avec La Cinémathèque française, présidée par Costa-Gavras, le Fonds Culturel Franco-Américain a trouvé le partenaire idéal pour restaurer quelques grands films qu'il est important de préserver pour le patrimoine cinématographique français.

Alejandra Norambuena Skira
(Directrice du Fonds Culturel Franco-Américain)

Contacts Fonds Culturel Franco-Américain
30 rue Ballu - 75431 Paris cedex 9 / T : 01 47 15 48 84
www.sacem.fr / Actualités / Fonds Culturel Franco-Américain - fcfa@sacem.fr

Relations presse

DARK STAR
Jean-François GAYE / Laure GAUTHIER
239 rue Saint-Martin – 75003 PARIS
Tél : 01 42 24 08 47
Fax : 01 42 24 08 50
lg@darkstar.fr

Édition vidéo

STUDIOCANAL
1 place du spectacle
92863 ISSY-LES-MOULINEAUX CEDEX

Distribution salles

CARLOTTA FILMS
Programmation : Ines DELVAUX
9 passage de la Boule Blanche – 75012 PARIS
Tél : 01 42 24 11 77
Fax : 01 42 24 16 78
ines@carlottafilms.com



GÉNÉRIQUE DU FILM : LE SAUVAGE

Réalisateur
JEAN-PAUL RAPPENEAU

Année
1975

Durée
103 MIN

Scénario
JEAN-PAUL RAPPENEAU
ELISABETH RAPPENEAU
JEAN-LOUP DABADIE

Dialogues
JEAN-LOUP DABADIE

Société de production
LIRA FILMS (PARIS)

Producteur
RAYMOND DANON

Distributeur d'origine
GAUMONT DISTRIBUTION

Directeur de la photographie
PIERRE LHOMME

Décors
MAX DOUY

Musique
MICHEL LEGRAND

Son
HARALD MAURY

Montage
MARIE-JOSÈPHE YOYOTTE

Avec
YVES MONTAND (Martin)
CATHERINE DENEUVE (Nelly)
LUIGI VANNUCCHI (Vittorio)
TONY ROBERTS (Alex)
DANA WYNTER (Jessie)
BOBO LEWIS (Miss Mark)
GABRIEL CATTAND
VERNON DOBTCHEFF



